

—Non ! Zorka ! Ces bagues me rappelaient toutes des dates heureuses, des jours de bonheur auxquels je ne dois plus songer... Je les ai jetées dans le lac... Je ne voulais plus les voir... Leur constant souvenir me causait de trop cruelles douleurs...

Zorka ne prit même pas la précaution polie de croire ce que lui disait la prisonnière. Mais ce fut vainement qu'elle chercha où, comment et pourquoi Fabienne s'était débarrassée de ses bijoux, elle eut beau se mettre l'esprit à l'envers et à la torture, elle ne parvint pas à découvrir leur véritable emploi.

Du reste, surprises et gênées sans doute par le collier de métal qu'elles étaient condamnées à porter, sans arriver à s'en débarrasser, malgré leurs réitérés efforts, les hirondelles avaient abandonné leur place. Dès le second jour, Fabienne cessait de les apercevoir...

Elles allaient certainement nicher plus loin.

C'était un bonheur, autrement les yeux subtils de la tzigane auraient pu distinguer un objet brillant au cou de l'un des oiseaux, et la cruauté du maître l'important sur tout autre sentiment, toutes les hirondelles de Lekno et des environs eussent été certainement abattues à coup de feu...

Fort heureusement, elles étaient hors de portée des yeux de Zorka et Fabienne put conserver, si légère qu'elle pût être, une douce espérance.

Les hirondelles parties, elle cherchait maintenant autre chose.

Quoi ? Elle n'aurait su le dire, mais quelque chose qu'il fallait finir par trouver et qui précipiterait sa délivrance.

Ces réflexions, elle les faisait parfois au bord de la pièce d'eau, dégelée maintenant, et dont les bords se couvraient de sagittaires et de roseaux.

Elle aimait cette eau limpide et claire, ce sable fin, ces plantes vertes.

Elle s'asseyait là, sur un banc, et y demeurait de longues heures, cherchant toujours, cherchant sans cesse et ne découvrant rien encore.

Le banc à l'entrée du labyrinthe, ce banc où tant de fois elle s'était assise, où Maurice avait pris place, il lui inspirait une véritable horreur, depuis qu'elle s'était aperçue que l'arbre qui portait la première lettre de son nom avait été enlevé.

Maintenant, sa place préférée, c'était au bord de l'eau et c'était là qu'elle revenait sans cesse.

Un jour, une fraîcheur printanière animait le parc et ses environs, les petites feuilles toutes fraîches et toutes humides de rosée et de sève ; elle était sortie à pied, sans Zorka, sans voiture et elle marchait de ce pas lent et mesuré que connaissent si bien les âmes en deuil.

Et après avoir longé la pièce d'eau, elle s'engagea, sur sa droite, dans une allée, où jusqu'alors, certainement, elle n'avait point passé.

Elle était étroite, cette allée, sinueuse et bientôt Mlle Chaligny atteignit un pont rustique, formé de troncs d'arbres mal équarris, et qui était jeté sur un ruisseau alimenté par une cascade dont la blanchissante écume rebondissait sur des roches moussues.

Cette eau était courante, rapide. Le bruit qu'elle faisait en tombant s'entendait d'assez loin.

Il avait attiré l'attention de la jeune fille et maintenant Fabienne se demandait :

—Où cette eau là va-t-elle ? Elle ne se perd pas sous terre... Il y a donc une issue au parc !

Et la voilà, à travers bois et taillis, suivant le cours du ruisseau. Elle le longea longtemps en ses détours, malgré des fouillis de ronces surplombant des pierres glissantes.

Et enfin, elle atteignit le mur du parc.

Une grille basse, serrée, permettait au cours d'eau d'en sortir.

Il fallait renoncer à passer par là. La fermeture et les fers de lances de la grille s'y opposaient radicalement.

Cependant, en regagnant une allée latérale qui ramenait Mlle Chaligny à la pièce d'eau, une idée fixe revenait à la prisonnière. Elle se rappelait la définition que les voyageurs ont emprunté aux Indiens et aux nègres, quand ils appellent les cours d'eau grands et petits "des chemins qui marchent."

Et l'abienne de se répéter cette phrase obstinée :

—Elle va pourtant quelque part, cette eau !!!

Mlle Chaligny se retrouvait maintenant dans la large voie longeant le ruisseau et l'étang, lorsqu'une voix d'enfant, une voix fraîche, perlée, cria derrière elle, en français, ce mot si doux :

—Maman !

Vivement, elle se retourna.

Devant elle, elle avait une jolie fillette brune, aux grands yeux noirs, aux joues un peu pâles, une fillette de quatre à cinq ans.

La petite fille s'apercevant de son erreur, était devenue toute triste, et avec une moue peignée, secouant sa jolie petite tête bouclée, elle répétait, sur le point de pleurer.

—Non... Ça n'est pas maman !

Fabienne s'approchait d'elle, la prenait dans ses bras, l'embrassait, la caressait. La mignonne se laissait faire, gardant, au

milieu de la très douce joie que lui causaient ces caresses, la sérénité ineffable du petit enfant.

Et comme ses yeux s'agrandissaient sous l'empire d'une admiration sans bornes :

—Tu es jolie ! — fit-elle à Fabienne. — Tu es belle ! — passant ses menottes sur les admirables cheveux de celle-ci.

—Alors, — demanda Mlle Chaligny, — tu as perdu ta maman ?

—Oui ! Depuis longtemps... des nuits, des jours... Maman Sophie !... Sophie !... Sophie !...

—Comment t'appelles-tu ?

—Marthe ! — Marthe ! Marthe !... La petite Marthe. Maman, aussi... Papa... Papa Jérôme, qui était si malade, disait souvent :

"Ma petite Mama !"

—Mais tu as un autre nom ?

—Oui ! peut-être bien...

—Le sais-tu ?

—Oh ! oui !

L'enfant cherchait dans sa mémoire, et déjà ne trouvait plus...

—Lac... Lac... fit-elle.

—Marthe Lacroix ? — demanda Fabienne.

La petite fille répliqua par un signe négatif.

—Non... Ça n'est pas ça... C'est un autre nom.

—Alors, tu ne peux pas me dire d'où tu viens ?

—Une grande rue... au bout... il y a une église, puis tout autour beaucoup de maisons... Des grandes... Et puis des petites...

—Et alors, tu voudrais retrouver ta maman ?...

—Je crois bien ! Elle est si bonne maman Sophie !...

—Et pourquoi t'a-t-on pris à elle ?

L'enfant se tut, son petit visage prit une expression de regret, de souffrance.

—Dame ! c'est un monsieur et une dame, Mme Flam... Mme Mignon... Je ne sais plus... Et un monsieur... Et la dame disait :

—Mais puisque vous n'avez plus de quoi lui donner à manger... vous ferez bien mieux... Et puis, je ne sais plus ce qu'ils racontaient, mais ma pauvre maman Sophie pleurait beaucoup, beaucoup !

—Pauvre cher ange ! — murmura Mlle Chaligny. — Combien elle doit être malheureuse, ta pauvre mère !... Et puis alors ?...

—Alors !... oh ! ce soir-là, on m'a donné des gâteaux ! des bonbons !... Tout ce que j'ai voulu !... Et puis quelque chose de sucré, que j'ai bu ! C'était doux ! C'était bon ! Et puis... je ne sais plus... j'ai dormi longtemps ! longtemps !

Fabienne frémissait, elle avait conscience de l'épouvantable rapt dont l'innocente, elle aussi, avait été victime.

Et elle prévoyait bien, hélas ! à quel horrible sort la chère mignonne était réservée.

—Et puis alors ? demanda-t-elle à nouveau.

—Alors... dame ! j'étais avec un monsieur ! Un monsieur ! Le même monsieur qui répétait tant de fois à maman Sophie, et à Mme Flam. Dame, je ne ne sais plus, moi. Oui, le même monsieur qui disait toujours : " Mais puisque vous ne pouvez pas lui donner à manger ". Il n'est pas méchant, le monsieur. Tout le temps, il me donnait des gâteaux, des bonbons.

—Mais qu'est-ce qu'il te disait ?

—Toujours la même chose aussi.

Et avec une mine toute drolette, une mine grave, gonflant ses joues pâlottes :

—Tu vas aller voir une dame, une belle dame, qui te donnera tout ce que tu voudras !

" Pour sûr, c'est toi la belle dame, dis ?

—Oui, c'est moi, cher trésor ! Ah ! si je pouvais te servir de mère. Te défendre contre l'horrible monstre !

Ces deux derniers mots, elle les étouffa entre ses lèvres pour ne pas effrayer l'enfant.

Les petits êtres, comme les jeunes chiens, vont d'instinct à ceux qui les aiment ; en quelques instants, la petite Marthe s'accoutumait avec l'abienne et lui répétait entremêlant ses redites de caresses et de sourires :

—Alors, c'est toi qui vas être ma maman, ma nouvelle maman ! Oh ! je t'aimerai bien ! Tu es si jolie ! Tu es si bonne ! Mais tu ne m'empêcheras pas d'aimer non plus maman Sophie !

—Non, ma chérie ! Non, mon trésor ! Tu aimeras toujours maman Sophie ! Car, oh oui ! elle doit être terriblement malheureuse !

Et de point en point, elle devinait ce drame, banal entre tous, celui de cette enfant arrachée à sa mère misérable, la plus misérable des mères, trompée, ne pouvant soupçonner l'épouvantable sort réservé à cette pauvre chère créature.

D'où venait-elle ? De Paris, sans doute. Mais comment se trouvait-elle isolée dans ce parc ?

Était-ce une carte forcée ? Était-ce deux victimes réunies, réservées à la démoniaquerie diabolique de M. de Malthen ?

Où encore, connaissant le cœur de l'abienne, était-on certain de